

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'HISTOIRE ET DIVERS.

Mémoires du chancelier Prince de Bulow. Tome II, 1902-1909. Du renouvellement de la Triplice jusqu'à la démission de Chancelier. Traduction de Henri Bloch. Avec 16 gravures hors texte. Grand in-8 de 525 pages. Paris 1931. Librairie Plon.

La *Revue militaire suisse* a rendu compte du I^{er} tome des *Mémoires* de Bulow dans sa livraison de décembre 1930. Le II^e tome dont elle va rendre compte, confirme ce qu'elle a dit du premier. Nous avons affaire à un homme d'une haute intelligence, que sa situation comme ses aptitudes ont placé aux premières loges pour apprécier les hommes et les choses de son temps dans l'Empire allemand, mais qui étale avec complaisance le sentiment qu'il éprouve de ses perfections et les services qu'il a rendus. Ce qui ne doit pas empêcher de constater que ces services ont été nombreux et qu'en le remplaçant par M. Bethmann-Hollweg l'empereur Guillaume II s'est privé d'un conseiller avisé et a privé l'empire d'un pilote expérimenté.

Les phases critiques de la période qui s'étend de 1902 à 1909 sont marquées par la chute de Delcassé en France, la guerre russo-japonaise, le traité de Bjorkoe, la Conférence d'Algésiras, l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie.

« La chute de Delcassé fut pour nous un succès durable, estime de Bulow. Elle paralysa également le chauvinisme français et les jingoes anglais. La construction de notre flotte se poursuivit plus facilement, ainsi que notre politique. Delcassé était l'instrument dont nos adversaires voulaient se servir pour nous atteindre. » Plus loin il ajoute : « Dans les milieux français aussi, il s'était produit une détente. Le courant profond qui existait depuis le traité de Francfort ne s'était évidemment pas modifié, mais à la surface l'eau s'était singulièrement calmée depuis la démission de Delcassé. »

La guerre russo-japonaise lui causa moins de satisfaction, car son résultat était de nature à nuire au prestige monarchique ; et l'affaire de Bjorkoe ne lui en causa aucune. On sait qu'à Bjorkoe, l'empereur Guillaume II parvint à faire signer au tsar, non sans l'avoir « manœuvré » dans des conditions d'un loyalisme douteux, un traité qui portait atteinte à l'alliance franco-russe. Cette nouvelle fut fort mal accueillie par le premier ministre du tsar, le comte Lambsdorf, qui n'eut pas de peine à convaincre son souverain de l'impossibilité d'accorder l'écrit de Bjorkoe avec l'alliance. Le tsar retira sa signature.

Dès que Bulow avait été mis au courant, par Guillaume II lui-même, du grand succès politique que celui-ci s'attribuait, il attira son attention sur les suites désastreuses qui pourraient en résulter, sur les faiblesses du traité, sur les dangers de guerre qu'il recélait, et, il offrit sa démission, car il ne lui était pas possible d'assumer les responsabilités qu'il prévoyait. Guillaume II battit en retraite. Bulow observe que ce fut la première épreuve grave que subirent ses relations personnelles avec l'empereur.

La Conférence d'Algésiras se termina pour l'Empire allemand moins mal qu'on n'aurait pu le craindre : « La tentative pour nous exclure d'une importante décision internationale avait été déjouée entièrement, affirme Bulow. Les décisions de la Conférence... c'était la barrière opposée aux essais de tunification du Maroc par la France... » Sans entrer dans le détail de cette page d'histoire, on constatera que, pendant les années qui suivirent, les relations entre l'Allemagne et la France furent calmes ; Bulow emploie même le terme d'« amicales », « cela, dit-il, pendant les cinq ans qui ont séparé l'acte d'Algésiras du bond de la *Panthère* à Agadir. » Mais à l'époque de ce bond, l'empereur avait changé de chancelier. Bulow se plaint cependant de sa tâche rendue difficile par les actes et les discours imprudents de son souverain.

L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie fut l'occasion d'une nouvelle épreuve des relations personnelles de l'empereur et de son chancelier. La brusquerie de la résolution autrichienne déplut à l'empereur dont les préférences allaient aux Turcs. En outre, au même moment, Ferdinand de Bulgarie, de prince qu'il était se promut roi, et comme sa personne était fort antipathique à Guillaume II, celui-ci fut vexé de l'audace avec laquelle ce prince s'arrogea le titre de Majesté, sans avoir pris d'abord son avis.

A cette époque, Guillaume II proposa à Bulow un changement radical d'orientation politique. Il fallait demander à Vienne le retrait immédiat de la proclamation de l'empereur François-Joseph relative à l'annexion, et le renvoi du ministre Aerenthal qui l'avait conseillée. Une longue conversation s'ensuivit entre Guillaume II et Bulow, ce dernier dissuadant l'empereur de donner suite à un pareil coup de tête. L'empereur y renonça.

Cependant, d'épreuve en épreuve, les relations entre les deux hommes se tendirent, et lorsque survint l'incident du *Daily Telegraph*, ce fut la rupture, cette fois-ci définitive. Le *Daily Telegraph* publia un article dont Bulow aurait pu avoir connaissance originairement, mais qui échappa à son attention, article reproduisant une conversation de l'empereur avec « un personnage d'une incontestable autorité ». Guillaume II déclarait : que les gouvernements russe et français l'avaient invité à se joindre à eux pour sauver les républiques boers et « humilier l'Angleterre jusqu'à lui faire mordre la poussière » ; qu'au moment où la situation militaire de l'Angleterre était tout à fait grave, il l'avait étudiée personnellement et élaboré un plan de campagne qu'il avait envoyé en Angleterre, après l'avoir fait revoir par son grand état-major. Lord Roberts ayant appliqué ce plan, avait gagné la guerre. Troisièmement, que l'Allemagne construisait sa flotte pour l'employer contre les Japonais, l'Angleterre, leur alliée, devant un beau jour se retourner contre eux.

Cette publication souleva une tempête d'indignation en Angleterre où l'opinion publique était déjà très défavorable aux Allemands. L'indignation se propagea en Allemagne où l'on commençait à trouver que Guillaume II abusait des manques de tact et des intempérances de langage qui mettaient en péril la paix européenne ; Bulow dut couvrir son souverain au Reichstag et devant les cabinets européens. Il y parvint, non sans se heurter à des résistances qui mirent l'empereur dans ses petits souliers. Celui-ci lui fut d'abord reconnaissant, mais d'une reconnaissance passagère qui ne l'empêcha pas d'estimer qu'il n'avait pas été assez couvert. Il provoqua la démission du prince de Bulow.

« C'était le charme et le défaut de Guillaume II, écrit l'ex-chancelier, de s'abandonner avec une égale impétuosité aux impressions les plus diverses. » Ailleurs : « Il tournait à tout vent, selon son humeur du moment, et son humeur dépendait en grande partie des gens avec lesquels il venait de se trouver. » Ailleurs encore : « L'humeur de Guillaume II était, hélas, aussi changeante que le temps en avril ou la couleur du caméléon. Peu de monarques ont eu besoin autant que lui, d'un conseiller calme, avisé et avant tout courageux. »

Caractéristique est la conversation entre l'empereur et le chancelier, lors de l'audience de congé de celui-ci. A diverses reprises, les *Mémoires* insistent sur le désir de paix que le chancelier cultive, raison de son amitié pour le sénateur d'Estournelle de Constant qui est venu, à Berlin, donner une conférence sur le rapprochement franco-allemand, base de la paix universelle. Cette paix fut sa préoccupation constante, aussi le tsar aurait-il voulu qu'il restât chancelier, dans l'intérêt des relations germano-russes et de la paix européenne. Le roi de Roumanie exprime une opinion analogue. L'épineuse affaire de Casablanca a été liquidée, entre la France et l'Allemagne, dans ce même intérêt de la paix ; et dans son audience de congé qui eut lieu le 26 juin 1909, à bord du *Hohenzollern*, c'est encore dans cet intérêt que Bulow rappella les fondements de sa politique : ne pas éveiller les susceptibilités navales de l'Angleterre, s'efforcer de parvenir avec elle à un *Naval agreement* ; être prudent dans les Balkans, là encore plus qu'ailleurs ; si l'empereur refuse un *agreement* avec l'Angleterre, être doublement prudent avec les Russes : « Je ne crois pas à une attaque brusquée de la part de l'Angleterre, mais je crois qu'une Angleterre mise hors d'elle par la rapidité de nos constructions marchera contre nous, dès que nous serons accrochés avec la Russie. » L'empereur est énervé. « Je ne peux pas et ne veux pas permettre à John Bull de me donner des ordres quant au rythme de mes constructions navales. » Et comme Bulow le met en garde contre l'ignorance de Bethmann-Hollweg en matière de politique extérieure, il rit et répond : « La politique extérieure, je m'en charge. Avec vous, j'ai appris quelque chose. Tout ira bien. »

Le mot de la fin sera dit plus tard, par le général de Plessen parlant au chancelier démissionnaire : « Vous savez combien j'ai désiré vous voir rester. Mais à présent je vous dis : vous avez raison de partir ; vos rapports avec l'empereur sont devenus intenable... »

TOME III, 1909-1919. *La grande guerre et la débâcle*. Traduction de Henri Bloch et Paul Roques. Avec 16 gravures hors texte. 346 p. Paris 1931. Librairie Plon.

Ce qui déplaît, à la lecture des deux premiers tomes des *Mémoires*, par ailleurs intéressants de feu le chancelier prince de Bulow, devient plus apparent à la lecture du III^e tome : la vanité de l'auteur. Il abuse décidément de la satisfaction de soi-même, et de l'étalage de son érudition. Ce qu'il fait, ou ce qu'il se propose de faire est toujours digne de toute admiration ; ce qu'il aurait fait, si l'empereur Guillaume II l'avait laissé à la tête de la politique extérieure de l'Allemagne, aurait été, non peut-être parfait, mais dans tous les cas mieux fait que ce que l'on a vu.

A la vérité, cette dernière opinion paraît fondée. Il est certain que les quelques dirigeants de l'Allemagne impériale, dans les années qui précédèrent immédiatement la guerre et pendant la guerre, ont conduit la nation au pire désastre et qu'une plus attentive

et plus perspicace attention des réalités aurait pu le lui épargner. La thèse fondamentale de l'auteur semble justifiée. Il reproduit avec justes motifs, pour l'appliquer à l'Allemagne, un passage d'une lettre adressée par Albert Sorel à sa mère à l'époque où celui-ci faisait des recherches pour son *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande* : « J'ai cherché consciencieusement, j'ai cherché avec passion la cause de nos malheurs de 1870, et je suis arrivé à cette conclusion : Ce qui manquait alors surtout chez nous, ce fut l'habileté. » « Ceci s'applique à notre politique en l'été 1914, continue Bulow ; elle prouve combien est vraie cette affirmation de Montaigne *que tous les maux de ce monde viennent de l'ânerie*. »

C'est encore à un auteur français qu'il emprunte sa preuve. Au début des hostilités, Francis Charmes a écrit, dans la *Revue des deux Mondes* : « La guerre s'est présentée à nous dans des conditions telles que, même dans nos rêves, nous n'aurions jamais pu en imaginer de plus favorables. Si une fée tutélaire était venue nous dire : la guerre est certaine, inévitable, prochaine ; comment préférez-vous, comment souhaitez-vous qu'elle s'engage ? Qu'aurions-nous pu répondre, sinon en exprimant le désir que, dès le premier moment, la Russie, notre alliée, et l'Angleterre, notre amie, marchassent résolument avec nous, que l'Italie, notre sœur latine, désapprouvant l'agression dont nous aurions été l'objet, refusât de s'y associer et proclamât sa neutralité en attendant mieux ; que des puissances, petites par leur territoire, mais très grandes par le cœur, fussent provoquées et envahies au mépris de la foi jurée, de manière que leur cause se confondît avec la nôtre et que l'opinion du monde civilisé, se prononçant en leur faveur, mit également son espoir en nous ? Nous aurions demandé que ces mille « forces impondérables » dont Bismarck connaissait la valeur fussent de notre côté. Eh bien, tous ces vœux dont la réalisation totale paraissait si difficile que nous n'aurions pas osé les exprimer, tous ont été exaucés. »

On ne voit pas quelle contradiction pourrait être opposée à ce résumé des circonstances au moment où la guerre européenne a éclaté.

Il se peut que le prince de Bulow manque de modestie en prétendant qu'il aurait mieux fait, mais on ne peut qu'être convaincu, même en l'absence des affirmations de ses *Mémoires*, qu'il n'aurait pas plus mal fait. Il est impossible qu'un gouvernement multiplie de plus graves et de plus nombreuses fautes que celles du gouvernement de l'Allemagne impériale pendant les années qui précédèrent immédiatement la guerre, et pendant les journées qui conduisirent aux déclarations de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie et de l'Allemagne à la Russie, à la France et à la Belgique. Quand Bulow écrit : « Hélas, politiquement et diplomatiquement, avant que le premier coup de fusil ne fût tiré, nous avions perdu la guerre », on ne peut que se ranger à son opinion.

L'insuffisance politique et diplomatique pouvait-elle être corrigée militairement ? L'auteur le pense, mais à la tête de la direction militaire aussi il aurait fallu d'autres hommes. Quand ces autres hommes arrivèrent à la direction, non seulement se fut tardivement, mais ils furent contrecarrés par le pouvoir politique. Bulow cite à ce propos, et à propos de la création d'un Etat polonais dans laquelle il voit une des erreurs de Bethmann, une lettre de Hindenburg : « On a toujours mis en avant le haut commandement quand on avait fait une bêtise, et toutes les fois que nous avons réclamé l'envoi de communiqués aux journaux pour remettre les choses au point, on

nous a toujours répondu que le haut commandement ne devait pas être mêlé à des critiques de presse. »

Bulow se plaint amèrement que des procédés analogues aient contrecarré son action lorsqu'il fut chargé d'empêcher que l'Italie se joignît à l'Entente. « Tout comme au moment de la folle action contre la Serbie, écrit-il, nos diplomates, avec une sénile étroitesse de vue, avaient, depuis le commencement de la guerre, traité nos alliés italiens *en quantité négligeable*, et, seulement après que l'Italie s'était liée par le pacte de Londres, ils m'avaient laissé les mains libres. C'était trop tard. »

On comprend, par les citations que nous avons faites, et qui ne sont qu'une très petite partie de celles que les *Mémoires* autorisent pour qualifier les dirigeants de l'Allemagne impériale de 1909 à 1919, que la publication de Bulow ait soulevé un tollé dans l'Allemagne nationaliste. Mais quand on se dégage de l'impression un peu pénible que produit la vanité de l'auteur, et qui va croissant du premier au troisième volume, on est obligé de lui donner raison sur le fond de la plupart des critiques qu'il formule. Véritablement, le gouvernement impérial de l'Allemagne, et la nation allemande elle-même, finalement responsable de son gouvernement, et qui s'est complue dans la mégalomanie dont il s'est inspiré, ne saurait s'étonner du sort qu'ils se sont attiré.

F. F.

Mémoires du général Changarnier. Publiés sous les auspices de M. Théodule de Fontenay-Changarnier, d'après le manuscrit original, avec introduction, raccords et notes de Henry d'Estre. Un volume grand in-8 de 328 pages. Paris, 1930. Berger-Levrault, édit. Prix : 25 fr. français.

Sous son pseudonyme littéraire, Henry d'Estre, le commandant Dufestre présente les *Mémoires* du général Changarnier, qui fut, avec les Bugeaud, les Lamoricière et d'autres, un des brillants artisans militaires de la conquête de l'Algérie par les Français. Le commandant Dufestre, dont l'œuvre comporte aussi des travaux d'imagination, voire sur la guerre européenne, s'est plus ou moins spécialisé dans l'histoire de la conquête de l'Algérie. La *Revue militaire suisse* a signalé déjà (livraison d'août 1930, page 409) son intéressant ouvrage : *Les conquérants de l'Algérie*. Les *Mémoires* du général Changarnier répondent au même ordre de préoccupations. La part de Henry d'Estre, dans leur présentation, consiste en la préface et des annotations instructives, généralement relatives aux personnalités citées par les *Mémoires*.

F. F.

L'Aigle blanc contre l'Etoile rouge, par G. V. Saint-Dizier. Berger-Levrault, Paris, 1930. 144 p., gr. in-8, avec 10 croquis hors texte. Prix 15 fr. français.

On a déjà beaucoup écrit, tant en France qu'en Pologne, sur la campagne polono-bolchévique de 1920 et sur le « miracle de la Vistule » comparé au « miracle de la Marne ». Du côté français, on a été généralement porté à s'attribuer presque tout le mérite de la victoire ; on a voulu faire jouer au général Weygand, bien malgré lui, un rôle comparable à celui de Jeanne d'Arc. Le maréchal Pilsudski, moins modeste que son collaborateur français, a réagi violemment et publié ou fait publier des livres où le rôle du général Weygand est réduit à celui de donneur de conseils plus ou moins à la page, tandis que toutes

les grandes décisions paraissent avoir été prises par le seul et infaillible Pilsudski.

La vérité, comme toujours, est probablement entre les deux thèses. C'est du moins ce qui ressort de l'exposé très consciencieux et très complet que fait M. Saint-Dizier de cette mémorable campagne, qui décida du sort de la Pologne et peut-être de l'Europe. L.

Cinq journées au 8^e corps en 1914. par le Général de Castelli. Editions Berger-Levrault. Paris, 1930, 126 p., petit in-8, avec 5 croquis hors texte. Prix : 10 fr. français.

Le général de Castelli a commandé le 8^e corps en 1914 jusqu'au 10 octobre, date à laquelle il fut « limogé » par suite de différences d'opinion avec son commandant d'armée, le général Dubail. Ce dernier voulait l'offensive à outrance, partout et toujours, de jour et de nuit, avec ou sans moyens. Le général de Castelli, persuadé qu'une telle méthode ne pouvait aboutir qu'à de stériles hécatombes, s'efforçait en toute occasion de proportionner le but aux moyens et exécutait sans conviction les offensives ordonnées. En quoi, il avait certainement raison, ce qu'il a prouvé amplement dans son livre *Le 8^e corps en Lorraine* paru en 1925.

Le volume que nous avons sous les yeux est, en quelque sorte, un résumé du précédent. Alors que ce dernier retraçait, jour par jour, le détail des opérations du 8^e corps, nous ne trouvons ici que le récit des cinq journées les plus marquantes : le baptême du feu le 14 août à Domèvre, la défaite le 20 août à Sarrebourg, la victoire le 25 août à la trouée de Charmes, la décision fatale le 19 septembre en Wœvre, le rétablissement le 1^{er} octobre à St-Mihiel.

Le tout forme un petit livre fort intéressant, même pour ceux qui ont déjà lu *Le 8^e corps en Lorraine*. L.

Mes hommes au feu. par le Commandant J. Delmas, breveté d'état-major. Payot, Paris, 1931. 238 p., gr. in-8 avec 3 croquis et 16 photographies. Prix : 20 fr. français.

On se tromperait en croyant trouver sous ce titre l'œuvre d'un officier d'état-major, bourrée de considérations tactiques ou stratégiques. C'est un vrai livre de soldat et de chef, dont le ton, digne en même temps qu'humain, repose des insanités malfaisantes genre Barbusse et Remarque.

Le lieutenant Delmas est parti en guerre comme chef de section à la 8^e compagnie du 79^e d'infanterie, de la division de fer de Nancy : comme tel, il a combattu à Morhange, puis a pris le commandement provisoire de la 5^e compagnie, à la tête de laquelle il a été grièvement blessé en septembre, devant Lunéville.

Nommé capitaine, il rentre à son régiment en novembre, en Belgique, et prend le commandement de son ancienne compagnie ; avec elle il passe un dur hiver dans les tranchées de Belgique et prend part aux grandes attaques de mai et juin en Artois.

Pendant tout ce temps, le lieutenant puis capitaine Delmas a noté, jour par jour, sans emphase ni fausse modestie, ce que sa compagnie et lui ont fait. Ce sont ces notes qu'il livre aujourd'hui au public, avec une préface de son ancien commandant de bataillon, puis de régiment, le général Pétain, aujourd'hui commandant la 17^e région de corps d'armée.

Pour des officiers d'infanterie suisse, qui n'ont pas fait la guerre,

le livre du commandant Delmas vaut plus que tous les cours de tactique, d'histoire et de pédagogie militaire. En le lisant, on se rend compte de ce qu'est l'infanterie, et de l'importance primordiale du rôle de l'officier subalterne et du commandant de compagnie d'infanterie. L.

Le drame de Douaumont (21 février-24 octobre 1916), par le général J. Rouquerol. Avec 18 illustrations hors texte. In-8 de 152 p. de la collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Paris, 1931. Payot édit. Prix : 18 francs français.

D'une manière générale, on sait à quoi s'en tenir sur la prise du fort de Douaumont. On se rappelle le communiqué bruyant par lequel l'état-major allemand annonça sa prise le 25 février 1916, une prise d'assaut par le 24^e régiment de Brandebourg.

La vérité était autre. La doctrine militaire en honneur en France en 1914 avait condamné les places fortes ; la garnison du fort de Douaumont avait été supprimée. Cependant, un modeste employé, raconte le général J. Rouquerol, le gardien de batterie Chenot, était resté seul dans le fort après le retrait de la garnison. Dans la pensée que les canons des tourelles pourraient toujours servir comme une batterie ordinaire, il insista auprès du général Boichut, commandant l'artillerie de la région fortifiée, pour disposer des quelques artilleurs nécessaires au service des canons sous tourelle. Il obtint 57 territoriaux qui d'ailleurs ne connaissaient pas le matériel qu'ils avaient à servir et il s'efforça de faire leur instruction. Naturellement, avec un personnel aussi réduit en nombre, il était impossible de prendre les mesures les plus élémentaires de surveillance des accès du fort.

Tout à coup, raconte le général J. Rouquerol, un soldat venait prévenir Chenot dans la tourelle où il se trouvait que la cour était pleine d'Allemands et que leur commandant le demandait. Les 57 territoriaux disséminés en divers locaux, suivant leurs emplois, en sortaient sous la menace d'être enfumés avec des grenades. Ils étaient prisonniers. Lorsqu'ils furent rangés sans armes dans la cour, un maréchal des logis, considérant les vainqueurs qui étaient exactement au nombre de dix-neuf, les apostropha avec un juron : « nous étions plus nombreux que vous. Si on avait su, vous seriez à notre place ». Une voix allemande répondit : « Trop tard ».

On sait que cette patrouille de dix-neuf hommes, commandée par le lieutenant de Brandis s'étant approchée jusqu'à proximité immédiate de l'ouvrage, et le trouvant inoccupé, y était entrée sans rencontrer aucune résistance.

Ce récit est au début du volume. Le général Rouquerol continue en racontant ce que fut le fort aux mains des Allemands et les diverses attaques des Français jusqu'à la victoire du 24 octobre qui le leur rendit.

Puis il conclut. Après huit mois de bombardements intenses, tantôt par les Allemands, tantôt par les Français, quelquefois par les deux artilleries ensemble au moyen de tous les calibres, y compris le 42 autrichien, le 38 allemand et le 400 français, presque toutes les tourelles étaient en état de servir moyennant quelques réparations peu importantes. « Quel démenti, écrit l'auteur, aux détracteurs de la fortification permanente qui prétendent traiter par le sentiment des questions de résistance de matériaux ressortissant exclusivement des expériences et du calcul. »

Nous engageons nos camarades suisses, auxquels on n'enseigne guère, actuellement, que la guerre de mouvement, à lire l'ouvrage du général Rouquerol. Ils y trouveront ample matière à de très utiles méditations, sortant du domaine particulier de la fortification permanente.

F. F.

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung. N° 3, März 1931.

Major Heinr. Frick : Antimilitarismus und Bildung. — Hptm. v. Muralt : Die Ausbildung am Lmg. und die Lmg. Gruppe im Gefecht. — Oberstl. A. Gübeli : Ueber neuzeitliche Infanterie. — Hpt. Nager : Winterausbildung bei uns und unsern Nachbarn. (Fortsetzung.) — Mitteilungen. — Zeitschriften. — Literatur. — Auslandschronik.

Schweizerische Monatschrift für Offiziere aller Waffen. Heft 3, März 1931.

Oberst. E. Bircher : Die Schlacht bei Tannenberg als applikatorische Kriegspiel-Uebung in der Schweiz. Eine operative Studie. (Forts.) — Hptm. H. Brändli : Ueber die Berechnung der Brennlänge in Brennzündern beim fliegenden Geschoss (Mit sieben Skizzen). (Schluss). — A. Buhler : Brückenbauten im Kriege. (Mit Abb.) (Forts.). — General E. Ratzenhofer : Die österreichisch-ungarischen Aüfmärsche. Friedenspläne. Durchführung. (Mit zwei Skizzen) (Schluss). — Literatur.

Vierteljahrsschrift für Schweizerische Sanitätsoffiziere. N° 1. Februar 1931.

Einladung zum Abonnement. — Anmeldung von Sanitätsoffizieren für Rekrutierungsdienst und als Ausmarschärzte im Jahre 1931. — Jahresversammlung der Gesellschaft schweizerischer Sanitätsoffiziere 1930. — VI^{me} Congrès international de médecine et de pharmacie militaires. — Oberstlt. Vollenweider : Zur Frage des Sanitätsproviant bei den Sanitätseinheiten der Division. — Major Siegrist : Aus dem W. K. 1930 der Sanitätsabteilung. — Totentafel. — Zeitschriftenliteratur.

Rivista militare ticinese. — Sous cette nouvelle dénomination et pour inaugurer la quatrième année de sa publication, la revue de nos camarades du Tessin, qui, jusqu'ici, paraissait sous sa désignation d'origine : « Circolo degli ufficiali di Lugano », nous arrive transformée. Elle continuera à paraître tous les deux mois, mais sous une nouvelle couverture qui lui donne plus d'allure et prouve son succès croissant. La rédaction continue à être dirigée par le major Arturo Weissenbach, assisté du capitaine Marco Antonini. Administration : capitaine Carlo Arnold, Lugano.

Voici le sommaire du N° 1, Gennaio-Febbraio 1931 : — Magg. A. Weissenbach : Anno quarto. — Ten. Col. A. Bolzani : I corsi di ripetizione invernali. — Capit. G. G. Respini : Corso Sci del Reggimento 30. — A. W. : Il Col. Alfonso Schué. — I° Ten. W. Riva : Soccorso alle famiglie dei militari. — Trad. Capit. M. Antonini : La protezione del fianco da parte di Stati neutrali (Col. Kalbfus). — Caporale Gamella : Il relatore per eccellenza. — Notiziario.